

Libido cogitandi

Le « cogito » a été phagocyté depuis près de quatre siècles par le cartésianisme, assimilé à la formule illustre que prononça dans son *Discours de la méthode*, d'ailleurs en français, notre philosophe national : *cogito, ergo sum*, « je pense, donc je suis », très vite devenu synonyme de « je raisonne, donc je suis ». Le cogito est ainsi apparu, au pire, comme quelque chose d'un peu raide et ennuyeux (l'emblème d'un rationalisme étroit, auquel on a associé, à juste titre sans doute, l'esprit français), au mieux, comme l'instrument d'une aventure passionnante, mais terriblement réductrice, celle de la pensée logique, avec laquelle, en dehors de la sphère religieuse, la pensée occidentale a semblé faire corps du XVII^e au XIX^e siècle. Mais il s'agit ici d'un tout autre cogito, qui nous ramène à l'étymologie du mot. *Cogitare*, forme contractée de *cum-agitare*, ce n'est rien d'autre qu'agiter, remuer sans cesse dans sa tête toutes sortes d'idées. Le cogito désigne cette agitation perpétuelle de la pensée, que la science contemporaine nomme plus sobrement la cognition et qui englobe l'ensemble des activités psychiques permettant à l'homme d'appréhender et de connaître le monde qui l'entoure.

Aussi vaut-il mieux abandonner également le mot de pensée, qui renvoie lui-même à une pratique trop sage et trop posée : l'activité cérébrale est faite de pensées, mais aussi de sentiments, d'émotions, de pulsions, d'excitations et d'incitations qui accèdent d'ailleurs à des degrés divers de conscience et qui accompagnent, à chaque instant, l'action du corps et ses interactions avec son environnement, en fonction des multiples informations qu'il en reçoit grâce à son système nerveux. Il faut donc oublier, non seulement le rationalisme caricatural que l'on rattache au cogito cartésien¹, mais l'image, celle-ci commune à toutes les civilisations, du sage méditant à loisir et à l'écart du tumulte de la vie ordinaire (sage antique, brahman hindou ou mandarin confucéen). À chaque instant de sa vie active, l'homme, parce qu'il est un être vivant comme les autres (du moins comme tous les animaux vertébrés munis d'un cerveau), connaît une activité (ou agitation, ou cogitation) cérébrale intense :

1 Dans le même ordre d'idées, voir DAMASIO Antonio R., 2010, *L'Erreur de Descartes*, Odile Jacob, Paris.

lorsqu'il bouge, travaille, mange, mobilise ses muscles, copule, etc. C'est même la première fonction du cogito : permettre à l'animal humain de gérer le mieux possible les innombrables interactions qu'impose la vie.

Mais ce fonctionnement cognitif est aussi source de plaisir, de *libido*. De même que le dresseur accorde des friandises à l'animal dont il a entrepris l'éducation, chaque fois qu'il a bien exécuté une action, la physiologie humaine (et animale en général) accorde des récompenses chimiques au cerveau pour son inlassable activité. Les sciences cognitives ont d'ailleurs parfaitement identifié la nature de ces récompenses (dopamine, endorphine, sérotonine, etc.) et le lieu de leur émission (en des points très localisés du cerveau). La *libido* désigne cette économie de la jouissance qui est indispensable à la vie animale. Mais, cette fois, c'est l'annexion par Freud de la libido et sa restriction à la sexualité qui ont conduit à limiter sa portée. La jouissance est l'ingrédient indispensable de la copulation, donc de la perpétuation naturelle des espèces, et cette jouissance est assez forte pour avoir été isolée et identifiée comme telle. Elle est même le plus souvent, pour le mâle et la femelle qui s'accouplent, le but immédiat qu'ils poursuivent, indépendamment de la logique procréatrice à laquelle ils obéissent selon l'ordre naturel. On sait bien d'ailleurs que la jouissance sexuelle est totalement séparable de la fonction procréatrice et a de fait été disjointe, au moins en Occident, grâce à l'évolution des mœurs et du droit (droit à la contraception, légalisation de l'homosexualité, etc.). Mais, plus généralement, le plaisir sexuel permet de circonscrire un mécanisme qui est toujours à l'œuvre dans chaque circonstance de l'existence. Toute action contribuant, peu ou prou, à la continuation de la vie implique pour l'animal une forme de récompense, parce que c'est la recherche instinctive (donc, le plus souvent, inconsciente) de cette récompense qui permet à l'animal d'agir efficacement. Le soldat au combat, qui, au plus fort de l'engagement, risque sa vie et va peut-être en mourir, éprouve au même moment une intense excitation (favorisée par l'adrénaline). Mais la jouissance qu'il connaît alors et qui lui sauvera peut-être la vie agit pour ainsi dire souterrainement et à son insu : jamais il ne pourrait s'avouer (et on oserait encore moins le prétendre à sa place) que son héroïsme cache un hédonisme qui s'ignore. C'est pourquoi cette jouissance cérébrale (*libido cogitandi*) est restée si longtemps invisible, ou tenue pour réalité négligeable.

Par exemple, c'était naguère un lieu commun, dans la philosophie de l'esthétique, d'opposer l'attitude mentale du paysan et celle du promeneur. Le paysan, tout entier à sa tâche productive, était censé ne pas jouir du paysage qui l'entourait. Le promeneur, lui, grâce à son inaction et à sa disponibilité au monde qu'il percevait, pouvait éprouver la beauté du spectacle de la nature et en retirer une émotion et un plaisir esthétiques. L'un aurait eu son action absorbée par l'utile, l'autre son

inaction vouée au beau. Ce partage était évidemment absurde et il n'y avait aucune raison de refuser au paysan la capacité à éprouver du plaisir face à un paysage, sous prétexte qu'il devait, prioritairement, veiller à la moisson prochaine. On ne peut même pas dire qu'il ait eu moins conscience de son plaisir esthétique, sous prétexte qu'il ne pensait pas à l'explicitier par la parole. L'anthropologue Maurice Bloch y insiste à raison : la conscience, qui est intimement liée à la « mémoire autobiographique », d'où procède la conscience de soi, n'est pas le privilège de ceux qui sont « toujours occupés à se raconter eux-mêmes leur propre histoire¹ » et n'est pas liée intrinsèquement au langage. De même que, grâce à cet organe extraordinaire qu'est l'œil, on voit plein de choses sans les regarder vraiment, il est une multitude de sentiments et d'émotions qui sont accessibles à la conscience sans que l'on songe seulement à les dire, ni même que l'on en soit toujours capable.

Allons plus loin. Rien n'interdit non plus de prêter à la vache, qui broute l'herbe du pré que longe le paysan ou le promeneur, d'éprouver du plaisir à voir et sentir le paysage qui l'environne, en même temps qu'elle rumine pour se nourrir (car une vache doit inlassablement brouter et ruminer pour vivre). Quant au guépard qui fait sa pointe de vitesse pour attraper la gazelle dans la savane, il y a fort à parier (mais on ne peut faire plus) qu'il éprouve un sentiment de plaisir à ressentir la puissance de ses sauts, indépendamment de l'usage prédateur qu'il en fait. Et nous n'avons aucun moyen de mesurer le degré de conscience qu'ont le guépard ou la vache de leur plaisir, puisqu'ils ne nous en *parlent* pas et que ce plaisir, gratuit et latent, échappe à tous les tests comportementaux par lesquels les éthologues s'efforcent d'étalonner l'intelligence animale. C'est donc justice de leur accorder le bénéfique du doute.

Nous touchons ici à l'une des grandes lois du vivant, que l'on formulera en ces termes : la bonne application des capacités organiques s'accompagne, pour l'animal qui l'éprouve, d'une récompense (elle aussi organique) que l'on peut nommer « plaisir ». Pour les animaux supérieurs, ce plaisir comporte en outre une composante cognitive essentielle, résultant du traitement neuronal des informations sensorielles reçues au niveau du cerveau. Ce plaisir résulte sans doute de processus chimiques, que la biologie explore avec toujours davantage de précision, mais peu nous importe ici : retenons que le plaisir (la multitude des plaisirs qui traversent à chaque instant le corps, dont participe le cerveau) est le levier naturel indispensable à la continuité du vivant. Ce mécanisme hédonique du vivant est patent pour les animaux supérieurs et en particulier pour l'homme, puisque nous pouvons nous en porter garants, mais rien n'empêche de le supposer pour l'ensemble du vivant – pour tous les animaux, jusqu'aux invertébrés, et, pourquoi pas, même pour les plantes. Le temps n'est peut-être pas si éloigné où nous attribuerons des sortes de

1 BLOCH Maurice, 2013, *L'Anthropologie et le défi cognitif*, Odile Jacob, Paris, p. 149.

sentiments aux fleurs ou aux arbres – des sentiments qui n'auront bien sûr aucun rapport avec les nôtres, mais auxquels, pour autant, nous ne pourrions refuser une forme d'effectivité, digne d'empathie.

* *

*

Revenons à l'homme : il y a, au cœur de ce livre, une thèse anthropologique et une thèse historique. La thèse anthropologique est la suivante : l'homme est cet animal singulier qui, au cours de sa très longue phylogenèse, a trouvé le moyen de déconnecter le plaisir cognitif de sa fonction organique (favoriser les interactions avec l'environnement) et a ainsi découvert en lui une source extraordinaire et inépuisable de jouissances, détachées de toutes les contraintes vitales. Ce qui était seulement un instrument au service de la vie est devenu un but, qui a délié l'homme du réseau serré de déterminations qui enserraient le cours de son existence animale. Pour désigner cette capacité de déconnexion, l'expression de « lâcher-prise » est aujourd'hui à la mode. À propos du rire, qui en est sans doute l'une des formes les plus primitives, j'ai parlé de « débrayage¹ » : en débrayant, l'automobiliste libère le moteur de son lien avec les roues et de sa fonction d'entraînement ; il peut le faire vrombir et tourner à son maximum. En principe, le moteur ne sert qu'à entraîner les roues, et le débrayage n'a d'autre utilité que de changer de vitesse ou de permettre l'arrêt du véhicule : paradoxalement, la puissance du moteur se mesure le plus intensément au moment même où il cesse d'être utile. De même, le plaisir, qui n'existe, dans la nature, qu'en fonction de son utilité organique, atteint sa plénitude à la condition de s'en être libéré. Il faut supposer qu'il est survenu dans l'évolution de l'espèce une inflexion capitale, qui a permis à l'homme de détacher et d'isoler ce plaisir psychique – d'abord, d'en avoir la perception exacerbée, ensuite de le rechercher pour lui-même, grâce à la mise à distance du réseau serré de contraintes qui unissent tout être vivant à son environnement naturel. Si bien qu'il est impossible de dissocier alors la *libido cogitandi* en elle-même de la jouissance induite par cette déconnexion et par l'effet de *déliation* que celle-ci permet. Mais, bien sûr, ce plaisir, en même temps qu'il a pris une importance toujours plus grande dans l'organisation collective et individuelle des hommes, s'est transformé ou déguisé au point que son origine libidinale reste le plus souvent hors du champ de la conscience. Par exemple, on attristerait ou choquerait beaucoup le religieux confit dans la piété et absorbé dans la prière qu'il adresse à son dieu, si on lui disait qu'il consacre volup-

1 Voir VAILLANT Alain, *La Civilisation du rire*, 2016, CNRS éditions, Paris.

tueusement son temps à *se faire plaisir*. C'est à l'exploration systématique de cette jouissance cognitive polymorphe que je me livrerai ici.

Du reste, je ne bataillerai pas pour défendre ce privilège anthropologique que je mets ici en avant. L'homme est un animal ; il est donc définitivement déraisonnable de lui accorder un statut d'exception dans le monde du vivant. C'est une telle évidence qu'il ne devrait plus être utile de le rappeler et de prévenir tout soupçon d'anthropocentrisme. L'éthologue Franz de Waal a eu un mot suggestif pour désigner ce vieux travers de la science : si les hommes ont longtemps péché par anthropomorphisme (en imaginant la nature animale à l'image de la leur), l'*anthropodéni*¹ est tout aussi condamnable, qui consiste à interdire aux animaux tout sentiment analogue aux sentiments humains, sous le seul prétexte qu'ils sont des animaux (non humains). Simplement, je parle ici des hommes, parce que j'en suis un et que mes lecteurs sont exclusivement des femmes et des hommes. Il est donc très possible, et même probable dans le cas des grands singes et d'autres animaux sociaux, que ma thèse anthropologique sur le plaisir cognitif doive être étendue au-delà de la sphère humaine : cette probabilité en élargirait le domaine d'application, mais ne la contredirait pas.

Cette thèse anthropologique se double d'une thèse historique, qui concerne plus spécifiquement les sociétés humaines (au moins en apparence : j'y reviendrai en fin de parcours). Cette thèse peut se formuler en ces termes : depuis que, à l'aube de sa préhistoire, l'homme a découvert sa capacité à éprouver le plaisir pour lui-même, le devenir des sociétés humaines n'a jamais obéi qu'à une seule logique : à l'approfondissement de ce plaisir. Les grandes inventions de la culture (les religions, les philosophies, les arts, les jeux, les sports, les loisirs, et jusqu'aux modes d'organisation politique ou économique) n'ont jamais poursuivi que cet approfondissement du plaisir cognitif – un approfondissement, long, immense, mais absolument pas raisonné. Car si les sociétés humaines, comme j'essaierai de le montrer, ont toujours avancé dans une même direction, elles le faisaient à leur insu : non pas en visant ce progrès de la civilisation qu'idéalisaient les philosophes des Lumières, mais, entraînées par la poussée invisible de la *libido cogitandi* qui les conduisaient, individuellement et collectivement, à maximiser leur plaisir, quelque forme qu'il adopte (elles sont infiniment variées). Si bien que leur course fut toujours une course folle, par l'ignorance de la force qui l'impulsait.

* *

*

1 Voir DE WAAL Frans, 2016, *Sommes-nous trop « bêtes » pour comprendre l'intelligence des animaux?*, Les Liens qui Libèrent, Paris, p. 36-43.

C'est donc à un vaste parcours que j'invite et qui, en treize étapes, mènera de l'anthropologie à l'histoire des civilisations.

Les trois premières s'efforceront de décrire concrètement cette logique libidinale qui est associée à l'activité cognitive. Je reviendrai d'abord à la mystérieuse dynamique du rire, qui, malgré son allure insignifiante, réunit et concentre l'ensemble des mécanismes qu'elle met en œuvre. Ensuite, il faudra s'arrêter à une forme d'activité que les hommes partagent cette fois avec les animaux, qui est pour les uns et les autres une source de jouissance immédiate mais dont la fonction est capitale, pour tous les apprentissages, physiques et cognitifs, qu'elle permet : le jeu. Enfin, la capacité à se projeter dans l'avenir (donc à le rendre déjà présent en imagination) est l'une des conséquences vitales de cette aptitude cognitive : c'est toute l'économie du désir qui doit être repensé en termes de plaisir (d'un plaisir positif et pleinement éprouvé par l'esprit), et non plus de manque, comme le faisait la philosophie classique, ou de volonté de puissance, selon la version nietzschéenne.

Les cinq chapitres suivants passeront en revue les principales manifestations culturelles de la *libido cogitandi* et permettront d'en cartographier le territoire, qui est immense et varié : la religion dont la première apparition, dès le paléolithique, a constitué selon tous les préhistoriens une étape décisive dans l'évolution des hommes dès les Néandertaliens (et peut-être même avant eux) ; l'art, qui semble avoir représenté un pas supplémentaire (et complémentaire du fait religieux) dans la libération du plaisir cognitif des contraintes fonctionnelles ; la fiction, dont, à l'heure des industries culturelles audiovisuelles et numériques, on ne cesse de voir s'étendre la force d'imprégnation sur nos sociétés contemporaines ; enfin, l'activité intellectuelle tous azimuts (philosophique, politique, scientifique, etc.) qui, depuis l'Antiquité, a été tellement célébrée, parfois exaltée comme le meilleur de l'humanité, que l'on a oublié qu'il était d'abord source d'excitation jouissive, indépendamment de ses bénéfices escomptables. Dans tous les cas, le plaisir acquis est si fort qu'il développe systématiquement une tendance addictive irrépressible et progressive : l'homme religieux consacra toujours plus de temps à sa foi, l'artiste à son art, le joueur à son jeu, l'intellectuel à sa pensée. Karl Marx a parlé de la religion comme « l'opium du peuple ». Mais la formule évidemment polémique condensait de façon saisissante une vérité profonde. Les drogues psychotropes ne font qu'exploiter et qu'intensifier une logique addictive qui est au cœur des cultures humaines : une fois que l'homme est parvenu à isoler le plaisir cognitif de sa fonction naturelle, il n'a eu de cesse de le concentrer, de le prolonger et de le renouveler. Une addiction protéiforme, mais visant toujours la déliaison psychique, est la pulsion intime qui dirige les sociétés et leur histoire.

C'est à cette perspective diachronique que sont justement consacrés les cinq derniers chapitres, qui esquisseront, de la révolution néolithique (le passage de la

pratique de la chasse et de la cueillette à l'agriculture et à l'élevage) à notre société post-industrielle, non pas un résumé (vertigineux!) de 12 000 ans d'évolutions sociales, mais un faisceau d'hypothèses historiques, reposant toutes sur ce soupçon unique : et si l'histoire humaine se résumait à l'histoire de la diversification et de la sophistication des moyens mis pour créer le plaisir cognitif né de la déliaison? Cette distance conquise par la pensée sur son environnement, l'Occident l'a identifiée depuis l'Antiquité à l'approfondissement de la pensée et de la liberté individuelles, par opposition à la logique grégaire (que l'on suppose non réfléchie) des sociétés archaïques. Cependant, depuis deux siècles, la complexification de nos sociétés contemporaines, reposant sur un système médiatique de plus en plus omniprésent, une consommation de masse de plus en plus élaborée, des mécanismes collectifs de moins en moins maîtrisables, annonce peut-être une nouvelle ère, où la *libido cogitandi* ne devra plus se penser à l'échelle de l'individu, comme notre civilisation bimillénaire en a nourri l'illusion, mais dans le cadre de l'écosystème global et collectif dont l'individu, comme la fourmi dans sa fourmilière, ne saurait être qu'un rouage – d'ailleurs, n'a-t-il jamais été autre chose, en vérité?

